

Chapitre 9 - Dalmanutha :

Le retour des disciples



Jésus s'opposait à ce que les femmes se rendent à Dalmanutha, car cela pouvait être dangereux, mais j'ai supplié de l'accompagner. Pourquoi éviter le danger, quand notre amour nous liait pour la mort comme pour la vie ? J'ai tant insisté qu'il s'est laissé fléchir, à condition que je sois accompagnée par Salomé.

Nous sommes partis dans trois barques, équipées de filets comme pour la pêche. J'étais silencieuse, émue de refaire le même voyage que Jésus dans sa fuite. Je regardais Dalmanutha dans le lointain, comme lors de ce départ mais animée par d'autres sentiments. Alors, c'était dans le soleil couchant une terre lointaine qui me privait de lui ; maintenant l'aube pointait et j'approchais à mon tour de ce lieu. J'étais encore obsédée par le signe, mais l'éclosion de la lumière et le scintillement des eaux sous les couleurs dansantes me ravissaient.

Au fur et à mesure qu'on se rapprochait, j'aperce-

vais Dalmanutha plus distinctement, rocher sauvage qui ne peut abriter que des fugitifs ou des naufragés. J'eus le cœur serré, comme si ce lieu devait une fois de plus me dérober celui que j'aimais et l'éloigner de moi une dernière fois. Je me suis serrée contre lui : « Rabboni, dis aux rameurs de s'arrêter. C'est si bon de rester ici, bercés par les ondes, à l'aube de ce jour de printemps ». Jésus m'a embrassée, cependant que Pierre et André accompagnaient toujours d'ahans saccadés le glissement des rames sur les vagues du lac.

Pendant l'accostage, j'ai demandé à Jésus :

- Comment pourras-tu trouver un sentier ?
- Entre les rochers on découvre toujours des pistes tracées par l'eau, le vent ou des animaux ; nous nous laisserons guider par notre instinct... Viens.

Il m'a prise par la main pour m'aider à grimper, et m'a conduite sur une esplanade. « Ici, tu es dans le désert ! » Le sol était aride, pierreux, de rares herbes pointaient dans les fentes des rochers. Capharnaüm, au loin, se reflétait dans le lac. Une impression étrange m'envahissait, j'avais l'impression d'un dédoublement de mon être : perchée sur ces rochers, j'étais transportée là-bas, à Capharnaüm, à Magdala. Je regardais, là, devant moi, et je

revivais mes souvenirs, mes passions, mes angoisses. Alors, je me suis surprise à m'aimer... de loin !
« Lorsque Jésus est loin de moi, m'aime-t-il comme je le fais de moi-même en cet instant ? » Un sentiment de nostalgie s'emparait de moi, et je m'abandonnais à une langueur douce et douloureuse, entre sommeil et mort. Me rapprochant de Jésus, je lui ai murmuré :

- M'aimes-tu ainsi, Jésus, quand tu es loin de moi ?
- Ainsi ? Que veux-tu dire ?
- Comme je m'aime de loin, car je me trouve loin, très loin de moi...

Jésus a pris ma tête dans ses mains : « Oui, je t'aime ainsi, comme tu t'aimes ! »

Entre-temps, les autres disciples étaient arrivés l'un après l'autre. Harassés, ils étaient heureux de se retrouver, rayonnants de l'expérience qu'ils venaient de vivre.

- Ohé, Céphas, as-tu pris de gros poissons ?
- Salut, Jean, as-tu appris à avoir les pieds sur terre ?
- Oh ! Petit Jacques, travailles-tu plus que jadis pour ton frère ?

- Il est plus facile d'équarrir un tronc pour en faire une poutre que de dégrossir les hommes, a-t-il répondu.
- Salut, Judas, t'es-tu fait du souci pour nous, ce mois-ci ?

Avec des rires joyeux, ils s'embrassaient, se donnant des tapes vigoureuses sur les épaules. Quant à moi, je n'arrivais pas à détourner mes regards de la lointaine Capharnaüm. J'ai fait remarquer à Jean :

- Nos frères sont gais parce qu'ils ignorent ce qui se passe à Capharnaüm : les voilà de retour, alors leur joie éclate, mais la situation actuelle leur interdit de rentrer chez eux, dont ils sont si loin, si loin...

- Par-là, Dieu veut nous arracher à notre terre natale et nous ouvrir à tous les hommes. Nous nous trouvons ailleurs, dans un endroit de la terre qui touche au ciel... Regarde, Maria, le lac et les villes qui le bordent nous interpellent comme si nous les avions abandonnés pour toujours !

- Quand ce morceau de terre aura repris sa place dans nos vies, je crains que notre joie ne s'évanouisse !

- S'il en était ainsi, les pharisiens se garderaient de demander à Jésus un signe du ciel. La terre pour-

rait-elle recevoir un signe plus parfait que l'amour ? Pour l'heure, notre comportement en sera la parabole.

À son invitation, nous nous sommes rassemblés autour de Jésus : « Frères, vous avez donné libre cours à votre joie, racontez-moi maintenant vos expériences. »

Je ne rapporterai que l'essentiel de ces récits. Ils étaient reconnaissants de la confiance que Jésus leur avait témoignée, mais s'étaient trouvés comme des enfants sevrés du sein maternel. Ils avaient été bien accueillis dans la plupart des villages. On appréciait particulièrement qu'ils soient pauvres, prêts à partager leur travail comme leur nourriture. Ils étaient timides, mais le fait de parler en paraboles leur facilitait l'annonce du message. Ils parvenaient à exprimer les mystères de Dieu en s'appuyant sur l'expérience de chacun. À leur grand étonnement, ils avaient constaté que tous, Juifs et étrangers, attendaient la venue de Dieu : Jésus avait bien raison de déclarer les pauvres et les malheureux héritiers du Royaume.

- Vous avez eu beaucoup plus de chance que moi,

leur a dit Jésus, car partout, et surtout dans les synagogues, on m'a chassé. Le peuple recherche Dieu dans son cœur, mais les pharisiens s'attachent à la lettre des Écritures. Le cœur unit, la lettre divise. Mais je suppose que, vous aussi, vous êtes passés par quelques expériences difficiles. Comment vous en êtes-vous tirés ?

- **M**aître, a dit Pierre, il m'est arrivé une chose étrange – drôle aussi – qu'il faut que je raconte. Je me trouvais je ne sais plus où, certainement chez des non-Juifs qui s'exprimaient en araméen. Comme j'avais parlé avec eux des esprits mauvais, ils me présentèrent un homme possédé par l'esprit... du veau !

« Chez vous, ai-je demandé, les esprits mauvais sont-ils des animaux ?

" Pas exactement, mais des esprits supérieurs transforment parfois les hommes en animaux : en bœuf, en veau, en chien, en serpent... Certes ils ne deviennent pas vraiment des animaux, mais ils en prennent d'une certaine manière la forme et ils vivent comme eux.

« Je comprends, maintenant, pourquoi Nabu-

chodonosor fut condamné à vivre comme un bœuf, se nourrissant de l'herbe des champs.

« J'ai observé le possédé. Bien que d'âge mûr, il avait l'aspect d'un garçon dodu, à la grosse tête et au visage rougeaud recouvert de quelques poils. Son nez écrasé laissait entrevoir une muqueuse rouge vif ; ses yeux ronds, immenses, étaient vides. Il avait bien l'apparence d'un veau ! Prié de l'exorciser, je n'ai pas eu le courage d'avouer que je n'en avais pas le pouvoir : m'étant rappelé la façon dont tu chasses les démons, je me suis concentré pour puiser ma force dans l'énergie de Dieu, et j'ai fixé le possédé : " Esprit méchant, je te l'ordonne, quitte cet homme ! "

« Mais le possédé se tenait devant moi, toujours aussi veau, les yeux exorbités. Puis il s'est mis à rire, d'abord sournoisement, puis plus bruyamment, jusqu'aux éclats. En le voyant rire, tout le monde s'y est mis à son tour... et moi aussi. C'était vraiment drôle !

Le conte de Céphas a fait aussi pouffer tous les disciples, mais Jésus est resté triste et pensif. Ce récit ne m'a pas paru risible, à moi non plus : j'y ai vu l'avertissement que nous étions encore trop in-

expérimentés pour mener à bien la tâche du Royaume.

Après Pierre, Jean demanda la parole : « Maître, je vais raconter un fait qui me trouble profondément et sur lequel je ne cesse de m'interroger. J'étais certainement aussi dans un hameau de non-Juifs. On m'y avait bien accueilli et, vu mon âge, on avait permis aux jeunes filles de s'entretenir avec moi.

« Je suis entré dans une maison où gisait une jeune morte. J'ai été bouleversé, surtout après avoir parlé aux autres qui, elles, étaient bien vivantes. La beauté de la morte m'a ébloui. Je n'ignorais pas que les femmes endormies sont très belles, mais je n'avais pas encore contemplé une morte. Cette beauté dépasse l'imagination ! On aurait cru qu'elle était montée au ciel pour réapparaître sur terre dans une image transfigurée et révéler le miracle de la création. " Si cette image pouvait s'animer, elle serait la première femme nouvelle à revenir du ciel sur terre à travers la mort : la femme qui ne serait plus une parabole de l'épouse du Royaume, mais sa réalité vivante ". Je rêvais en la contemplant : " Après tout, qui me dit qu'elle est mor-

te et non simplement endormie, attendant un souffle d'amour pour vivre pleinement ? "

« Entre-temps la pleureuse, assise à son chevet, entreprit une lamentation funèbre. Elle était âgée mais encore belle, ses cheveux noirs défaits sur ses épaules. Sa voix caverneuse était ferme et forte :

Ô mort, tu as ôté cette gentille
Au monde des voyants et des vivants !
Qui peut la remplacer dans sa famille ?
Vers qui iront ses douloureux amants ?

Je pleure, hélas ! Pour elle et je vacille
Devant la cruauté de ta faucille.

" Chanteuse, lui ai-je dit quand elle s'est tue, es-tu sûre qu'elle est morte ? Elle est si belle et fraîche que je n'arrive pas à le croire... je veux dire éternellement dans la mort, et non appelée à revivre sous une autre forme...

" Qui es-tu, jeune homme ? Es-tu un sectateur de Zarathoustra, pour croire à la résurrection des morts ? Nous savons que personne ne peut sortir des enfers, une fois qu'il y est entré... Orphée lui-même, de sa divine voix, n'est pas parvenu à en extraire Eurydice !

" Je ne pensais pas à une résurrection ; seulement

que cette jeune fille n'est pas morte, mais qu'elle dort.

" Attends que les derniers échos de ma lamentation soient éteints, et je répandrai un parfum de rose pour transformer cette chambre mortuaire en chambre nuptiale. Va, jeune homme, réveille la petite qui dort du sommeil de la mort !

« Me souvenant d'Élie et de toi, Maître, quand tu rappelas à la vie la fille de Jairus, je me suis étendu sur le corps, bouche sur bouche, pour insuffler mon haleine. J'éprouvais des sensations excitantes, un plaisir intense, à penser que ma respiration ne se perdait pas inutilement dans l'air mais devenait un esprit dans un corps sans vie. Cette sensation éveillait mon imagination jusqu'au souvenir oublié de la création. J'embrassais la femme au-delà de la femme, la femme incarnée mais libérée de la passion, de l'instinct et de l'attrait sensuel ; la femme qui n'attire plus l'homme vers la terre, mais vers le ciel, devenue elle-même la personnification du miracle de beauté et de douceur que son corps dévoile, le baiser à une femme devenue ange.

« Cette sensation fut de courte durée. L'haleine que je soufflais revenait à ma bouche, mais était-ce la même ? C'était bien la mienne, mais renvoyée par une autre... par la mort qui se tenait au dedans

de la jeune fille. Je me suis rappelé qu'après la mort l'âme reste trois jours durant comme un fantôme, errant dans le corps ou autour de lui, avant d'entrer au Schéol ; pendant ce temps la mort, comme une chienne, est prête à se lancer sur quiconque tenterait de lui ravir sa proie.

« Avec courage et force, je luttais contre la mort. J'insufflais encore mon haleine, qui m'était à nouveau renvoyée. Je donnais la vie, je recevais la mort. J'ignore si la jeune fille éprouvait quelque chose, mais je sais que le souffle qui me revenait était insupportable. Il était si glacé, nauséabond et sulfureux que j'étouffais. La mort devait venir du chaos originel, de l'absence de lumière, d'ordre, de mouvement, d'amour ; le néant contre l'être ; je voyais Dieu planer en Esprit à la surface du chaos. Je résistais toujours, je soufflais, soufflais...

« Les voisins et les proches venus veiller la morte suivaient la lutte. Deux hommes prirent même un pari :

" C'est le garçon qui va gagner : il a du souffle et il aime cette fille plus que sa vie.

" Non, il sera vaincu. Il l'aime, mais même morte, la femme est plus forte que l'homme... Elle va l'entraîner aux enfers pour la danse nuptiale qu'il souhaite tant !

« Le souffle court, je sentais le froid me gagner et le sang se retirer de mes veines. La pleureuse s'était levée et j'entendis sa voix, profonde et gutturale :

Arrête donc ton défi de victoire :
Qui pourra te voler ta triste proie ?
Va aux enfers, ô mort, chercher la gloire,
À ce garçon n'enlève pas sa joie.

« Mon haleine ne ressortait plus : certaine de conserver son butin, la mort m'avait abandonné. Je me suis détaché du corps et mes yeux se sont dessillés. Je me sentais aussi fragile et tremblant qu'un poussin au sortir de l'œuf, tout baignait dans une atmosphère d'étrangeté, je sortais d'un rêve. La fille gisait, bien morte, sur sa couche.

" Jeune homme, m'a dit la pleureuse en cherchant mon regard perdu, tu connais maintenant le sommeil de la mort. Tu as fait preuve de courage, tu as cru l'amour plus fort que la mort, mais elle t'a convaincu que rien ne lui résiste, sauf l'amour voué à la mort. Sache que tu ne pourras vivre heureux que si tu restes vierge, car tu as reçu le baiser d'une morte : elle a laissé sur tes lèvres une macule qui tuera la femme qui y portera les siennes.

Ces paroles semèrent la confusion parmi les disciples : tous tentaient d'apercevoir la trace du baiser de la mort.

- Tu as un point noir à la commissure des lèvres, dit Jacques.

- Le coin de la bouche est rouge comme du feu, dit Simon.

- Il y a une petite cicatrice, comme une morsure... Oui, la mort l'a mordu ! Renchérit Thomas.

Chacun y allait de son diagnostic, voyant une éraflure, une tache, une enflure... Les regards se portèrent enfin sur Salomé, qui était restée à l'écart, silencieuse, comme si le récit de Jean ne la concernait pas. Elle s'approcha de lui et l'embrassa longuement, passionnément, sur la bouche : « Tu vois, cela ne me fait pas mourir de toucher ta bouche blessée par le baiser de la mort : l'amour est plus fort que la mort. Pourquoi as-tu préféré une morte à une vivante ? Il n'y a pas de place dans le royaume de l'amour pour des vierges qui recherchent le baiser de la mort ! » Dans un silence lourd Salomé, altière et glaciale, regagna sa place.

Dans ce lieu aucune branche n'était agitée par le

vent, aucun oiseau ne faisait entendre son chant. Dalmanutha était vraiment ce désert où rien ne pouvait naître, que l'amour ou la haine. Jésus, qui s'était tu jusqu'alors, rompit le silence : « Laissez les morts ensevelir les morts ! Aimez-vous, si vous souhaitez échapper aux affres de la mort. »

Personne n'a réagi, je n'ai même pas entendu l'écho de ces paroles : une voix crie dans le désert !